



HAL
open science

Echecs et réussites de l'intégration des médecins marranes dans la société toulousaine aux XVIe et XVIIIe siècles

Didier Foucault

► **To cite this version:**

Didier Foucault. Echecs et réussites de l'intégration des médecins marranes dans la société toulousaine aux XVIe et XVIIIe siècles. *L'Auta*, 2020, 11, pp.9-17. 10.4000/atalaya.1065> . hal-04311407

HAL Id: hal-04311407

<https://univ-tlse2.hal.science/hal-04311407>

Submitted on 28 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

2020 : « Echecs et réussites de l'intégration des médecins marranes dans la société toulousaine aux XVI^e et XVIII^e siècles », *L'Auta*, 01/2020, p. 9-17. (publication réduite du texte suivant)

Echecs et réussites de l'intégration des médecins marranes dans la société toulousaine aux XVI^e et XVII^e siècles

La prospérité du commerce du pastel est une des raisons de la présence à Toulouse, dès la fin du Moyen Âge, d'une communauté ibérique en grande partie d'origine marrane. Lorsque le trafic a pris son essor au début du XV^e siècle, alors que les Anglais occupaient la Guyenne, c'est par Burgos que transitait vers les Pays-Bas la précieuse teinture issue des cultures de l'Albigeois et du Lauragais. Des familles espagnoles de marchands pasteliers, dont certaines étaient juives, ont installé des maisons de négoce dans la capitale du Languedoc. La guerre de Cent Ans terminée et Bordeaux prenant le relais, une autre filière s'est constituée. En dépit de l'expulsion précoce des juifs du royaume de France en 1306 puis en 1394, des marranes ont en effet commencé à arriver à Bayonne et Bordeaux sous le règne de Louis XI. Cette migration, d'abord limitée, s'est renforcée après les premières persécutions de l'Inquisition espagnole créée en 1478, puis quand les rois catholiques ont contraint les juifs de se convertir ou de prendre le chemin de l'exil en 1492, enfin, quatre ans plus tard, lorsque le Portugal a fait de même. Participant activement à la prospérité des ports aquitains et basques, ces communautés, qualifiées de « portugaises » et réputées chrétiennes, se sont vu accorder des privilèges. Elles jouissaient ainsi d'une protection royale qu'Henri II confirma en 1550 et que renouvela Louis XIII.

Si une partie des marranes toulousains – comme les Bernuy – étaient des commerçants, d'autres ont choisi la médecine, art dans lequel les juifs ibériques se sont taillé une solide réputation¹. C'est à ce petit groupe que cet article est consacré, en étudiant ses stratégies pour s'intégrer et se fondre dans la société toulousaine aux XVI^e et XVII^e siècles.

Difficile acceptation des médecins marranes au début de la Renaissance

En dépit d'un tel contexte relativement favorable, les milieux catholiques toulousains ont accueilli la communauté marrane avec inquiétude. Celle-ci aurait été assez nombreuse, puisqu'en 1540 l'inquisiteur Vidal de Becarius a ordonné le recensement des « cinq cents nouveaux chrétiens » vivant dans la ville².

Des médecins marranes se sont ainsi trouvés en butte à l'intolérance des autorités religieuses, attisée par la jalousie de confrères mécontents de la concurrence qu'ils leur faisaient. Plusieurs ouvrages édités sur place dès les années 1510 en portent témoignage, à l'exemple du traité de peste de Guillaume Bunel, père de l'humaniste Pierre Bunel, qui mettait en garde ses compatriotes contre les praticiens venus d'outre-Pyrénées :

Après acointer il se faut
D'un bon médecin catholique
Non pas marrane ne ribauld
Mais soit approuvé en pratique.

...

¹ « La medicina, [...] junto a la mercadería y la usura, sería uno de los nichos sociales del converso español en Toulouse » ; María José Vega, « El *De Indaica Arbore* (1517) de Étienne Chenu y los conversos españoles en Tolosa y el Languedoc », *Atalaya* [En ligne], 13 | 2013, mis en ligne le 13 décembre 2013, consulté le 04 octobre 2019. URL : <<http://journals.openedition.org/atalaya/1065> ; DOI : 10.4000/atalaya.1065>.

² Voir Monique Lise Cohen, Elie Szapiro, *Histoire des communautés juives de Toulouse*, Toulouse, Loubatières, 2003, p. 39.

Pour ce, vous pry, ne croyes my
Juif ne marrane medecin
Car ils ont promis sur leur vie
De mettre les crestiens affin.
C'est leur serment, il est ainsi
Et pour ce gardès vous bien d'eux,
Car marranes sont dangereux³.

Peu après, c'est un autre médecin, Étienne Chenu originaire de Bourges et probable régent à la faculté qui a pris à partie Luis de Villarrubia (Ludovicum de Villa Rubea) dans l'*Arbori judaice*⁴. Chenu reproche à Villarrubia d'avoir donné des conseils impudiques dans son traité de peste *De epydimiali morbo* et surtout d'être hérétique. Il se vante d'avoir assisté le procureur fiscal de l'archevêque qui le poursuivait sur ce motif, ce qui aurait provoqué la fuite du malheureux. Élargissant son propos à cette « nouvelle secte [...] qu'on a vu pulluler depuis quelques années » dans tout le Languedoc, son pamphlet égrène tous les lieux communs de l'antijudaïsme de son temps pour inviter François I^{er} à imiter les souverains ibériques. Les médecins juifs sont particulièrement visés. Assimilés à des « mages errants », usant de médications occultes, ils séduisent – à la grande colère de Chenu – des patients chrétiens, alors que s'ils en « guérissent un, ils en tuent cinquante » !

Un autre médecin marrane toulousain est également pris pour cible, Gonsalve Molina, qui fut, en 1510, l'objet d'une affaire retentissante. Germain Lafaille l'a rapportée en ces termes : « Un professeur de médecine, lequel avait nom Gonsalve Molina fut déclaré hérétique et apostat par sentence des grands vicaires et de l'inquisiteur de la foi, et son cadavre brûlé publiquement à la place St Étienne »⁵. Il avait, sur son lit de mort rejeté l'hostie que lui avait administré un prêtre. Il fut exhumé et condamné au feu à titre posthume. S'agissait-il d'un simple « docteur en médecine », comme le pense Jules Barbot à partir des pièces du procès ? Ou enseignait-il vraiment à la faculté⁶ ? Il est difficile de trancher, toutefois, Étienne Chenu souligne un point crucial pour qui se penche sur les stratégies d'intégration des marranes dans la société locale : Molina, pour dissimuler sa duplicité religieuse, s'est marié avec une Toulousaine catholique.

De brillantes réussites universitaires à la charnière des XVI^e et XVII^e siècles

Il serait cependant erroné d'étendre à l'ensemble de la population toulousaine et à tout le XVI^e siècle une telle intolérance. Les exemples de Jerónimo de la Peña, d'Emmanuel Alvares et de Francisco Sanchez portent témoignage que, dans la cité languedocienne, les voies de l'ascension sociale n'étaient pas fermées aux médecins talentueux d'origine judéo-ibérique.

Jerónimo de la Peña est né vers 1512 dans la petite ville de Castille, Medinaceli⁷. L'on ignore tout se sa jeunesse comme des raisons et de l'itinéraire qui l'ont conduit à Paris au début des années 1530. Il y retrouve un de ses cousins, médecin et régent du collège Sainte-Barbe. Il se signale, dès 1535 par sa participation à des éditions savantes (Flavius Josèphe, Virgile, Aristote) qui révèlent

³ Guillaume Bunel, *Œuvre excellente et à chacun desirant soi de peste preserver très utile*, Toulouse, Pierre Bordalerius, 1513, strophes 5 et 11, citées par Jules Barbot, *Chroniques de la faculté de médecine de Toulouse du treizième au vingtième siècle*, Toulouse, Ch. Dirion, t. 1, p. 67.

⁴ Stephanus Chanutus, *Regimen Castitatis conservativum Arbori Judaice iunctum Antebac nusquam Exaratum*, Jehan Faure, 1517. Voir María José Vega, *op. cit.* ; François Secret, « Juifs et marranes au miroir de trois médecins de la Renaissance », *Revue des études juives- Historia judaica*, 1971, 130 (2-3-4), p. 183-194.

⁵ Germain Lafaille, *Annales de la ville de Toulouse*, Toulouse, G. L. Colomyez et J. Posuël, 1697, t. 1, p. 313-314. Sur cette affaire, voir la mise au point de Cyril Daydé, « Un document unique: *La Repetitio de Inquisitione hereticorum* de Nicolas Bertrand (1512) », in Sophie Cassagnes-Brouquet, Michelle Fournié (éd.), *Le livre dans la région toulousaine et ailleurs au Moyen Âge*, Toulouse, Méridiennes, 2010, p. 121-134.

⁶ Jules Barbot, *op. cit.*, t. 1, p. 66.

⁷ Voir Geneviève Bessis, « Jérôme de La Roche, régent de la faculté de médecine de Toulouse (ca 1512-ca 1583) », *L'Auta*, novembre 2018, p. 383-390.

une large érudition et un goût affirmé pour les lettres. En 1537, il publie sous son nom latinisé Hieronymo Rupeus, un traité de philosophie, *Commentariorum Philosophiae moralis libri tres*, chez le grand éditeur François Étienne, suivi d'un opuscule d'épigrammes latines. Il fréquente d'éminentes personnalités de l'humanisme comme Oronce Fine ou Michel Servet. En 1541, il commence des études de médecine à Montpellier en prenant comme patron Antoine Saporta, célèbre praticien, lui-même d'origine judéo-espagnole. Nanti d'un diplôme de médecin, il se rend à Toulouse vers 1550 où il s'établit durablement. Médecin à l'hôtel-Dieu, puis régent à la faculté de médecine après son élection en 1559, il y enseigne pendant deux décennies. En 1559, il publie chez le libraire toulousain Guyon Boudeville un traité de rhétorique et une traduction d'Hippocrate, ainsi qu'un autre ouvrage de médecine et de chirurgie, aujourd'hui perdu. En 1581, malade, il résilie sa charge au profit d'Auger Ferrier, médecin personnel de Catherine de Médicis. Il meurt peu après en 1583 ou 1584).

Emmanuel Alvares est né à Beça en 1545, localité du nord du Portugal⁸. On ne connaît pas son parcours avant que sa présence ne soit attestée à Toulouse en 1572, lors de la mise au concours d'une chaire de médecine à laquelle il a très certainement été élu ; en effet en 1581, il est formellement qualifié de « régent ». Il enseigne à ce poste jusqu'à son décès en 1612. De son activité professionnelle et intellectuelle, il ne reste que peu de traces. Alternativement avec un autre régent, Antoine Dumay, il participe à la réception des chirurgiens à la grande maîtrise ainsi qu'à celle des chirurgiens de peste. C'est dans ce domaine que ses compétences ont été les mieux reconnues, puisqu'en 1628, seize ans après son décès, alors qu'une grande épidémie afflige le Languedoc, est publié chez Colomiez un traité qu'il a probablement rédigé lors de la contagion de 1606-1607, le *Sommaire des remèdes tant preservatifs que curatifs de la peste*.

L'origine marrane de Francisco Sanchez – bien qu'elle ne soit pas formellement attestée – a soulevé moins de débats que sa nationalité de naissance⁹. Il est né à Tuy en Espagne mais il a été baptisé à Braga au nord du Portugal. Les deux cités étant voisines de part et d'autre de la frontière, cette ambiguïté a excité des querelles de clocher entre spécialistes des deux nations qui, tout bien pesé, présentent peu d'intérêt ; ce que son premier biographe, le Toulousain Raymond Delassus, a résumé en ces termes : « Il doit plus au ciel de France qu'à celui de l'Espagne ». Francisco, en effet, a quitté vers l'âge de douze ans la Péninsule Ibérique avec sa famille et, par la suite, n'a guère laissé de marques d'attachement à son pays natal. C'est plutôt ce départ et la ville de destination, Bordeaux, qui méritent attention. En effet, ce sont les indices les plus probants de son appartenance à la communauté des *conversos* issus du judaïsme. Les ancêtres de Sanchez, pour des raisons inconnues, ont choisi d'éviter un pénible exil mais n'ont pas trouvé la sécurité pour autant. En effet, les « nouveaux chrétiens », soupçonnés d'être des hypocrites continuant de « judaïser » en secret, ont été placés sous la surveillance de l'Inquisition et se sont trouvés à la merci des dénonciations des « vieux chrétiens », jaloux de leur « pureté de sang ». Ce climat de persécutions a très certainement conduit Antoine, le père de Francisco, à partir vers 1563 habiter sur les bords de la Garonne avec sa famille et à y pratiquer sa profession de médecin. Francisco, qui avait commencé ses études dans une école de Braga, les a poursuivies au collège de Guyenne de Bordeaux. Les autres étapes de sa formation sont plus mal connues. Il a séjourné à Rome chez un cousin portugais, sans doute à partir de 1569. Il y aurait suivi les cours de la *Sapienzia* pour devenir médecin. En novembre 1573 on le retrouve à Montpellier, où il s'inscrit en médecine ; il devient l'ami du chancelier de la faculté, le docteur Hucher, et reçoit le grade de docteur en juillet de l'année suivante. Un succès universitaire si rapide dans un établissement aussi prestigieux en matière de formation médicale ne peut se concevoir sans que le jeune homme eût acquis

⁸ Voir J. Barbot, *op. cit.*, t. 1, p. 87-88.

⁹ Voir Émilien Sanchet, *Essai sur la méthode de Francisco Sanchez*, Paris, V. Giard et E. Brière, 1904 ; Coralie Miachon, *Francisco Sanchez, un médecin humaniste toulousain à la fin du XVI^e siècle*, mémoire de maîtrise d'histoire, Université de Toulouse-Le Mirail, 2003, 2 vol. ; *id.*, « De Francisco Sanchez à François Sanches », *Bulletin du Centre d'étude d'histoire de la médecine*, n°35, 2005, p. 34-43.

auparavant un solide bagage dans cette discipline. L'hypothèse qu'il soit venu dans la ville dans le but de poser peu après sa candidature pour une chaire vacante n'est pas à exclure. Écarté de manière qu'il juge scandaleuse du concours et, à ses dires, se sentant peu en sûreté dans une ville déchirée par les affrontements entre catholiques et protestants, il dirige ses pas vers Toulouse, sans doute dès 1575. Il s'y installe jusqu'à son décès en 1623.

À son arrivée à Toulouse, Sanchez est déjà nanti d'un solide bagage intellectuel. Dès son séjour romain, il a écrit un brillant essai resté inédit. Raymond Delassus le présente ainsi en tête des *Opera medica* : « La première œuvre de mon maître dans la carrière des lettres brilla dans la discipline des mathématiques à laquelle il fut de quelque utilité ; on n'en a pas de meilleures preuves que ses *Objections et questions sur les démonstrations géométriques d'Euclide* »¹⁰. Sanchez communiqua son travail à Clavius, le grand astronome jésuite de la Curie avec qui il resta en correspondance. En 1578, à l'occasion du passage d'une comète, Sanchez publie le *Carmen de cometa*, chez Gryphe à Lyon. Ce poème prend à partie les astrologues et fait appel à la recherche des causes naturelles pour les expliquer. Le *Carmen*, est une œuvre de circonstance mais les idées qui s'y expriment sont le fruit d'une réflexion déjà bien avancée. En effet, si l'on en croit Sanchez, dès 1574, soit lors de son bref passage à Montpellier, le texte qui sortit en 1681 des presses des Gryphe, sous le titre *Quod nihil scitur* (Qu'il n'est science de rien), était déjà achevé¹¹. Le livre, même s'il n'eut pas en son temps le même écho que le *De Incertitudine et vanitate scientiarum atque artium* de Corneille Agrippa (1531) ni que les *Essais* de Montaigne, dont la première édition paraît en 1580, est néanmoins considéré comme une œuvre majeure de la résurgence du scepticisme à la fin de la Renaissance. Le grand spécialiste de la question, Richard H. Popkin, est formel sur ce point : « Montaigne excepté, le seul sceptique du XVI^e siècle reconnu comme penseur fut Francisco Sanchez¹². » Pour estimables que soient le cursus professionnel de Sanchez, rien de ce qui vient d'être dit n'était de nature à hisser sa notoriété au-delà des limites de sa ville d'adoption ni à lui assurer une durable postérité. Tout au plus cela justifierait que ses fils, aidés de Raymond Delassus, aient rassemblé les papiers épars de ses cours pour composer un ouvrage posthume en son honneur : les *Opera medica et philosophica*, publiés en 1636.

S'il est difficile de savoir si des liens ont existé entre de la Peña et Alvares, il ne fait pas de doute, sans que l'on puisse fournir à ce sujet bien des détails, que ce dernier et Sanchez se sont connus et même fréquentés entre 1575 et 1612. Ils ont de communes origines marranes, ils ont la même profession et, de surcroît, ils ont tous deux enseigné pendant une longue période à l'Université. Sanchez, toutefois n'a pas réalisé une carrière aussi linéaire que ses compatriotes. Il doit attendre une dizaine d'années, pendant lesquelles il exerce son art auprès d'une clientèle privée mais aussi, à partir de 1582, comme médecin de l'Hôtel-Dieu, où il succède à Auger Ferrier, avant de pouvoir être recruté à la moins prestigieuse des facultés, celle des arts en 1585. Il y enseigne la philosophie. Ce n'est qu'en 1612, quand la chaire de Dumay, disparu l'année précédente, est déclarée vacante, qu'il peut enfin devenir régent à celle de médecine. Il cède alors sa place à l'Hôtel-Dieu au propre frère d'Alvares, Rodric, qui exerçait son art à Grenade.

Ascension sociale et assimilation

Pour des marranes déracinés, qui avaient décidé de s'installer dans une ville étrangère et farouchement catholique, l'alternative était simple.

Demeurer fidèle à ses origines et à la confession de ses ancêtres est la première et la plus dangereuse des options. Au XVII^e siècle, la vigilance des autorités religieuses et civiles toulousaines, mais aussi de la population, reste vive à l'égard de ces émigrés dont l'attachement au

¹⁰ Raymond Delassus, « De officio medici », in *Opera medica et philosophica* Francisci Sanchez, Tolosae Tectosagum apud Petrus Bosc Typographum, 1636 ; traduction de C. Miachon, in *Francisco Sanchez...*, *op. cit.*, t. 2, p. 359.

¹¹ *Quod nihil scitur*, Lugduni apud Gryphium, 1581. Voir la traduction française : Francisco Sanchez, *Il n'est science de rien (Quod nihil scitur)*, édition critique latin-français, texte établi et traduit par André Comparo, Paris, Klincksieck, 1984.

¹² Richard R. Popkin, *Histoire du scepticisme d'Érasme à Spinoza*, Paris, PUF, 1995, p. 75.

catholicisme peut n'être que de façade. Certains marranes présents dans la ville ont fait ce choix, qu'on qualifierait aujourd'hui de communautariste, et ont continué à judaïser secrètement. Cela est formellement attesté par les enquêtes réalisées au début des années 1680 dans les familles de marchands qui ont tissé de prospères réseaux commerciaux entre l'Espagne et le sud de la France¹³. Ces marranes, dénoncés par des négociants toulousains à qui leur réussite a porté ombrage, ont pu s'enfuir à l'étranger avant d'être poursuivis. Les livres et objets de cultes trouvés à leur domicile n'ont toutefois laissé aucun doute sur leur duplicité religieuse ; ce qui a conduit les juges à les condamner à mort par contumace. Pour ne pas prendre autant de risques, certains, tel le médecin Isaac Orobio de Castro, ont préféré renoncer à une brillante carrière pour se diriger vers des cieux plus cléments¹⁴. Né à Bragança dans le nord du Portugal, il émigre en Espagne en 1633. Il y entame des études de médecine dans les universités d'Osuna et d'Alcala, mais, du fait de l'arrestation de son père, se rend à Séville, où il enseigne la médecine en 1641-1642. Devenu le médecin du duc de Medina Celi, il s'installe à Cadix, se marie, publie un traité de peste et semble jouir d'une situation bien établie. En 1654, il est arrêté par l'Inquisition avec une grande partie de sa famille et est emprisonné. Il avoue avoir judaïsé, doit confesser ses péchés dans un autodafé public en 1656. « Réconcilié », mais ruiné et condamné au port infamant du *Sanbenito*, il retrouve une semi-liberté. En 1660, il réussit à s'enfuir d'Espagne, fait un court séjour à Toulouse comme titulaire de la troisième chaire de médecine. Deux ans plus tard, certainement pour vivre en toute sécurité conformément aux exigences de sa conscience, il préfère gagner Amsterdam où, jouissant enfin d'une totale liberté religieuse, il devient un intellectuel en vue de la prospère communauté juive de la ville.

De la Peña, Alvares et Sanchez, mais aussi un autre médecin Pedro Vaz Castello, né à Bragança et arrivé à Toulouse *via* Bayonne puis Nérac en 1606 avec son père et sa famille¹⁵, ont pris un parti différent : celui de l'intégration et même de l'assimilation dans leur société d'accueil. La rupture religieuse en est le témoignage le plus évident. Lors de son séjour parisien, de la Peña a tenu à donner des gages de son attachement au christianisme et de son rejet du luthéranisme, qui faisait alors d'importants progrès à Paris, en publiant un poème *Ad Christum, contra Luterianos*. Il a contracté trois mariages avec des femmes issues de familles de notables toulousains catholiques : Dominique de Sallefranque, sœur d'un apothicaire, donna naissance à une fille, Gabrielle, qui épousa Jean Duvergier un avocat en parlement ; Finoye de Camy, veuve d'un docteur en droit, dont le contrat de mariage est daté de 1551 ; enfin Gausserande de Rigalh. Deux frères d'Alvarès ont obtenu des lettres de naturalité. Le premier est le médecin Rodric, l'autre est Fernando, recteur au collège de Foix, chanoine de l'Isle-Jourdain et docteur régent à la Faculté de Théologie entre 1596 et 1616. Un troisième, Christophe a officié comme prêtre prébendier à la cathédrale Saint-Étienne avant de devenir chanoine du chapitre de Saint-Sernin. Alvares a été choisi pour être le parrain de son petit-fils, Emmanuel Maignan, qui intégrera l'ordre des Minimes et fera une brillante carrière philosophique, théologique et scientifique à Rome comme à Toulouse. Enfin, la famille a fait aménager le tombeau dans le couvent des Jacobins où le médecin a été inhumé. En 1588, Sanchez épouse à la cathédrale Saint-Étienne, Marie de Maran, sœur d'un régent à la faculté de droit fortement impliqué dans le parti ultra catholique de la Ligue. Il a eu au moins neuf enfants ; trois d'entre eux sont entrés en religion : Bertrande devenue ursuline, Denis, prêtre, titulaire d'un doctorat en droit et en théologie, qui s'est illustré dans l'entourage de l'archevêque

¹³ Voir Jacques Blamont, *Le lion et le moucheiron. Histoire des marranes de Toulouse*, Paris, Odile Jacob, 2000.

¹⁴ Voir Yoseph Kaplan, *From christianity to judaism. The story of Isaac Orobio de Castro*, The Littman Library of Jewish Civilization/Liverpool University Press, n^{le} édition : 2000 ; Monique Lise Cohen, Ruth Attias, Elie Szapiro, *Isaac Orobio de Castro et son temps – 1617-1687*, catalogue de l'exposition de la Bibliothèque municipale de Toulouse, 1992.

¹⁵ Ce régent est peu connu. Son nom apparaît surtout lors de deux affaires qui ont défrayé la chronique toulousaine : un meurtre dont s'est rendue coupable sa sœur, la « belle Violante », exécutée en 1609, et le conflit qui l'opposa à Guillaume Galtier en 1635 pour l'obtention d'une chaire de médecine. Voir M. Dubedat, *Histoire du parlement de Toulouse*, Paris, Arthur Rousseau, 1885, t. 1, p. 722-729 ; M. L. Cohen, E. Szapiro, *Histoire des communautés...*, *op. cit.*, p. 43-49 ; J. Barbot, *op. cit.*, t. 1, p. 122-129.

Charles de Montchal, et Guillaume, qui résilie son office parlementaire pour devenir prêtre. Pour marquer son attachement au catholicisme, Francisco Sanchez a souhaité être enseveli dans le cloître des Cordeliers ; son vœu a été exaucé à son décès en 1623. Enfin, Vaz Castello, régent à la faculté des arts (1630-1635) puis à la faculté de médecine (1635-1638), a lui aussi un frère, Emmanuel, qui a fait des études de théologie et est devenu recteur de la paroisse de Biscarosse. Autant d'éléments qui attestent que, quelle qu'ait été la profondeur de leurs convictions chrétiennes, ces quatre éminents médecins marranes toulousains, n'ont, en aucune manière, cherché à ce que leur descendance demeure reliée à la longue chaîne généalogique qui pouvait encore les rattacher au judaïsme.

Autre marqueur d'assimilation socio-culturelle, le changement de patronyme. Jerônimo de la Peña, comme il était alors d'usage dans les milieux lettrés, latinise son nom dans les livres qu'il publie à Paris comme à Toulouse, et devient Hieronimus Rupeus. Toutefois, dans sa vie sociale et professionnelle, et dans les documents officiels qui le mentionnent, lui comme sa fille, c'est une traduction française bien éloignée phonétiquement du patronyme espagnol que l'on trouve, Jérôme Larroche ou de La Roche, et qui efface toute trace d'origine judaïque ou ibérique. Alvares, a lui aussi latinisé son nom en Alvarus que l'on retrouve dans les actes officiels. Le nom de Sanchez, pour sa part, se transforme au fil du temps en Sanches, Chanche, Chancie ou bien Chance. C'est sous cette dernière graphie qu'il est fait la mention de la sépulture du médecin dans les registres paroissiaux de la Daurade. Quant à Pedro Vaz Castello, les *Exercitationes medicinales ad omnes thoracis affectus*, énorme volume de plus de mille pages paru chez Colomiez en 1616, sont signés *Petro Vasco Castello, doctore medico ac philosopho lusitano*. En revanche, lorsqu'il conclut onze ans plus tard un contrat avec un imprimeur lyonnais pour l'édition d'un traité sur les maladies de la tête qui semble n'avoir jamais été publié, son nom est devenu Pierre du Chasteau ; patronyme qui figure dans les actes des facultés des arts et de médecine au cours des années 1630.

La rapide assimilation de ces médecins au sein de la société toulousaine n'aurait pas été possible sans une solide assise socioéconomique. En plus d'une haute estime sociale, que rehausse le statut universitaire, la profession de médecin offre de réelles opportunités de faire fortune. Solidement installés, ils ont pu ainsi acquérir des biens, faire de beaux mariages, assurer à leurs fils des charges honorables et doter confortablement leurs filles. Larroche a ainsi garni la corbeille de mariage de la sienne d'une coquette somme de 2000 livres en 1661, tandis que l'on retrouve dans les archives notariales la trace de la vente à Pierre Dufaur, président au parlement, de la part d'un immeuble, rue Croix-Baragnon et rue de la Colombe, et d'un prêts de 200 livres à deux marchands. Alvarus, de son côté, lègue à ses héritiers deux maisons à Toulouse et une métairie dans les alentours. Sanchez, qui a été bien étudié par Coralie Miachon, devient au cours de sa carrière propriétaire d'un confortable patrimoine immobilier : une maison acquise en 1587, rue Serminières, pour 500 écus d'or et une autre, en 1609, place Saint-Georges pour 2900 livres, deux métairie à Lauzerville et à Saint-Orens, un moulin à pastel acheté 200 écus d'or, des prairies et des vignes en divers lieux. Il concède des prêts à plusieurs particuliers. La dot de sa première épouse est de 2000 livres. Devenu veuf, il se remarie en 1617 avec Marie de Lagarrigue, veuve de feu noble Antoine Heyle, bourgeois de Toulouse, qui lui apporte 3300 livres. Ces unions et une clientèle relevée le rapprochent des milieux parlementaires et de la noblesse d'office, avec qui il entretient de nombreuses relations. Cela ouvre à sa descendance des perspectives de promotion et de totale assimilation sociales. En 1617, sa fille Marguerite s'unit à Pierre de Chambon, conseiller du roi et général des monnaies en la province de Languedoc ; sa dot est de 18 000 livres. En 1619, Francisco achète à son fils Denis, avocat, un office anoblissant de référendaire en la chancellerie de parlement pour 3000 livres ; il ne l'occupe pas et le résilie en faveur de son frère Guillaume en 1624. Cette même année, leur sœur Nicole épouse Jean de Catel, conseiller du roi et lieutenant au siège de la Table de Marbre...

Loin d'Amsterdam, où en 1687 s'éteint Orobio de Castro, haute figure de la synagogue sépharade, qui, à Toulouse, se soucie encore des origines juives des descendant des Larroche,

Alvarus, Sanche ou du Château, membres à part entière du monde parlementaire, du clergé catholique et des milieux dirigeants de la capitale du Languedoc ?

Didier Foucault

Possibles illustrations :

Larroche et Sanchez ont leur portrait à l'ancienne faculté de médecine (reproduits dans J. Frexinos, Histoire de la médecine à Toulouse).

Pour Orobio de Castro :



Dr. ISAAC OROBIO DE CASTRO (omstr. 1620—1687).
Sepia-teekening van Jacobus Groenwolt, 1727, in de Livraria-D. Montezinos.